

## - 1er prix littéraire Damase-Potvin 2021 -

Catégorie Jeune adulte

**Johanie Bilodeau**

---

### **Roseline**

Tout tourne autour de moi. Le vent siffle. Les arbres secouent leurs corps défeuillés et les anges prient. Le sol et le ciel fusionnent pour m'aspirer. Partout, du gris. Dans toutes ses déclinaisons. Grège, ambré. De l'ardoise jusqu'au cendré qui heurte les poumons. Les miens sont possédés. Ils aspirent l'air par grandes, gigantesques, gargantuesques goulées. Rien n'y fait. Mes poumons repoussent ce fluide à deux mains comme s'ils ne savaient plus qu'en faire une fois inhalé.

Dans mon ventre, une masse m'opresse. L'angoisse. De la forme d'une gourgane, d'un avocat, d'un pamplemousse. En dedans de moi, l'embryon s'accroche. Bientôt, il deviendra fœtus, puis bébé, enfant, adulte, humain qui hurle pour se faire entendre. Ce corps pas encore arrondi me déséquilibre. D'ici peu, les branches gèleraient, les bourgeons croîtraient et ma peau s'étirerait. Mon épiderme s'ankyloserait, se gonflerait vertigineusement en un ballon impossible à faire éclater malgré les dents, les ongles, les aiguilles et les lames.

Tout en haut, ou en bas, quelque part dans le tourbillon, son regard me couve. Elle m'observe. Silencieuse et la bouche pleine de sagesse. Ma grand-mère a son air de celle qui en a vu d'autres. Elle sait. Je n'ai pourtant rien dit, mais elle sait. Je le devine dans la lueur qui teinte ses pupilles. C'est qu'elle est tout en déchirure, ma grand-mère. Rafistolée par une vie qui ne l'a pas épargnée. Elle perçoit la porcelaine cassée avant même qu'elle ne se fracasse.

Quand j'ouvre la bouche, je pressens que mes mots seront laids. Je voudrais les prononcer avec douceur, mais je n'y parviens pas. Je voudrais être maternelle, veloutée et moelleuse. Que mes mots s'échappent tout en ouate. Au lieu de quoi ils fusent, arides.

— J'ai un enfant à jeter.

Rien chez ma grand-mère ne remue. Pas le moindre poil ni le moindre pli. Son regard me drape comme un voile. Il me fait prisonnière. Je suis sur le balcon à sa place et, elle, sur ses jambes affaiblies, tout en bas. Sa tête est renversée vers l'arrière.

— Un autre?

Je fixe mon aïeule. La ligne de ma bouche est mince, mes joues sont anxieuses, mes dents s'éliment.

— Oui. Roseline.

— Tu as donné un nom à l'enfant que tu veux jeter?

Mécaniquement, je hoche la tête de haut en bas. Mon geste est impatient, effrayé, près du précipice. Ma grand-mère m'examine. Elle analyse mes crispations, soupèse mon désarroi. Son regard réchauffe chaque parcelle de mon âme avec son humanité. Quand elle ouvre la bouche, son souffle vole dans ma direction.

— Les autres avaient-ils un prénom?

Derrière elle, des enfants m'observent. Ils se tiennent par la main, à la queue leu leu, la tête basculée pour me contempler. Ma lèvre inférieure frémit. Chacun a l'âge qu'il aurait si je ne l'avais pas jeté. L'un est en salopette, l'autre porte de jolis collants blancs sous sa jupe violette et un autre encore baigne dans sa couche. Leur peau est soyeuse. Leurs visages pleins de douceur. Ils ont les yeux curieux, mais étrangement neutres. Soumis. À un choix qui n'a pas été le leur ni le mien.

Je ne les voulais pas en moi. Je ne les désirais ni en dedans ni en dehors. Jamais. J'aspirais à la volupté, aux corps qui s'emballent, qui s'échauffent, qui se brûlent,

enfiévrés. J’aspirais au vice sans conséquence, à la jouissance dans des ciels qu’on ne compte plus. Je ne voulais pas de leurs bouilles affectueuses ni de leurs lippes qui tremblotent ou de leurs menottes qui cherchent à agripper mes doigts fuyants. Alors je les ai abandonnés. Dans ces pièces froides, bleues, métalliques, entre les mains gantées qui les ont extirpés de mon corps. La lumière glaciale m’avait fait détourner les yeux. Les gants s’étaient marbrés. Ma vision s’était brouillée et on m’avait recommandé pour la énième fois de prendre ce comprimé quotidien qui pouvait tout régler.

Je frémis, balayant ma culpabilité d’un battement de cils.

— Ils me hantent. Ne les vois-tu pas?

Le monde bascule à nouveau et la neige mord mes pieds. Ma grand-mère se berce sur le balcon et, sur la balustrade, ils patientent, le regard perçant et l’expression lointaine. Sur ma peau, mille frissons circulent. Ils se précèdent et se succèdent, marchent au pas comme des soldats. Mon aïeule sourit. Et, dans mon corps, une nouvelle décharge de frissons déferle.

Ma grand-mère a perdu le souffle. Je le perçois à sa façon de maintenir ses yeux écarquillés et sa bouche entrouverte. J’ouvre la mienne quand je distingue sa peau qui rougit, bleuit. Dans mon ventre, la masse s’alourdit. Je baisse les yeux et j’ai un poupon dans les bras. Rouge de vie. Je cligne des yeux et il crie. Mes mains sont soudain pleines de pouces. Je ne sais qu’en faire, d’elles et de Roseline. Je pianote sur les fesses du nourrisson pour le faire taire en relevant des yeux désespérés vers ma grand-mère.

— Aide-moi!

Mais ma grand-mère s’est effacée. Autour d’elle, les petits fantômes sont penchés. Leurs fesses pointent vers le ciel. D’en bas, je ne vois rien. Que le vide. L’absence et l’impuissance. Entre la petite qui grossit et mon aïeule qui se flétrit, mon cœur bascule.

Au septième étage de l'hôpital de Chicoutimi, mon ventre est vide. Mes ongles sont rongés et ma bouche, tordue. Du coin de l'œil, je distingue Roseline qui se balance sur les pattes arrière d'une chaise. Elle a rejoint les autres. Elle est trop petite pour que ses pieds effleurent le sol. Les enfants plus âgés la narguent en tirant sur le dossier. Elle finira par choir.

Je détourne la tête pour les effacer de mon champ de vision. En vain. Je les sens. Je les ressens. Leur silence m'opprime et leur jeu décuple mon angoisse. La chaise se fracasse sur le plancher. J'écrase ma tête dans mon cou pour taire le bruit mat que fera Roseline en s'affalant sur le sol. Je ne veux entendre ni ses cris, ni ses pleurs, ni son corps qui s'écrase contre le carrelage.

En psychiatrie, quand je raconte que j'ai tué ma grand-mère, on me caresse les cheveux et on m'endort de chuts qui s'étirent. On me gave de nourriture autant que de comprimés. On tente d'embrouiller mes illusions. Rien n'y fait. Les enfants diaphanes continuent à m'observer une fois lassés de leur jeu. Plus ils me fixent, plus mes certitudes se cramponnent.

— C'est le prénom, expliquai-je.

J'ai les yeux égarés, coupables. Ma tête bascule de haut en bas avec insistance.

— Le prénom?

— Roseline, c'était son nom à elle.

Je fixe le pli qui se creuse entre les deux sourcils.

— C'est comme ça que je l'ai tuée.

Les sourcils sont à un poil de s'unir. Les pupilles m'examinent, me scrutent, m'épient.

— Ta grand-mère a fait un infarctus. Tu ne l'as pas tuée.

J'insiste, je certifie, puis je me tais. J'avale le comprimé qu'on me refile. Par-delà le verre, j'observe la vieille Roseline, diaphane, relever la petite en tapotant sa robe pour la dépoussiérer.

## - 2e prix littéraire Damase-Potvin 2021 -

Catégorie Jeune adulte

Mélissa Savoie-Soulières

---

### Bleu

Le vent pousse les rideaux. Faudrait que Gerry arrange ça. Maudit courant d'air.

Il retarde tout le temps les travaux dans maison.

Y'a une madame qui rentre. Voyons. J't'en jaquette, moi, là. Pas coiffée.

Elle fait comme chez eux. Elle coupe des feuilles séchées sur le bord du balcon.

Mes belles fleurs bleues. Pas d'affaire à toucher à ça. Baptême!

Je bougerai pas. Elle va partir.

Elle lave ma toilette? Eille! Tu vas voir que tu laveras pas la toilette de Gertrude

Thibodeau, certain!

Franchement. J'ai ma fierté.

Gerry. Gerry! Gerry Simard! Icitte!

Une bonne Gauloise.

Avec un café, y'a rien de meilleur. Se remplir les poumons de boucane.

Se rentrer les doigts pour les pogner une à une dans le paquet bleu.

Gerry aimait ça aussi. 60 ans à se boucaner la face l'un pis l'autre.

Y'en est mort. Cancer du poumon. « Cancer de la bleue », qu'il disait. Y'aura fumé jusqu'au boutte!

Je ris. Pis pas.

J'en braille un coup. Je voudrais ben que ma mère vienne me bercer.

Elle vient pas. Je m'ennuie, maman.

Je me réveille. Comment ça? Je dors jusqu'à 1 heure de l'après-midi? C'est pas dans mes habitudes!

Gerry? T'es où, Gerry? Il répond pas quand je l'appelle.

J'ai mal dans les reins, le bas du dos. Je vais appeler ma mère voir.

Ç'a toujours de bons trucs, les mères. Après, j'irai voir le docteur.

Je suis correcte là icitte. Les garde-malades sont fines. Mais j'aime mieux le docteur.

Il vient me voir dehors, des fois.

Ce petit boutte-là de balcon, c'est chez nous.

J't'en CSHDL. DCHSLD. Comprends-tu?

La place où qu'on meurt, nous autres, les vieux, les pas aimés. Ceux qu'on veut même pas laver.

Je sais ben pas est où la petite. Fait une coupe de soirs qu'à vient pas coucher.

Les enfants, j'te dis, ça déchire une fois. Pis après ça, ça déchire toute notre vie.

Une chance, j'en ai eu rien qu'une. C'est de l'ouvrage. Les devoirs, le ménage...

Je sais pas à quelle heure elle revient... Mais en tout cas, rien que pour elle, je garde le frigidaire plein!

Gloutonne comme pas deux, la petite maudite.

J'ai toujours partagé. Même ma misère de CHSLD.

Avant, je la partageais avec Gerry, mon petit mari. Je t'ai-tu dit?

Une chance qu'y avait de beaux yeux. Bleus.

Mais là, Gerry, il est parti. C'est ça qu'on m'a dit.

Pis tout ce qui me reste c'est ce boutte-là.

Parce que les autres bouttes, je m'en souviens pas.

Je m'occupe de mes fleurs. Sont bleues.

Bleu cancer. Bleu jaquette d'hôpital. Bleu yeux de Gerry.

Police bleue. Larmes bleues. Civière bleue. Peur bleue.

Encore des fleurs bleues. Toujours plus de fleurs bleues.

Robes et vestons noirs.

C'est la fin de l'histoire.

## - 3e prix littéraire Damase-Potvin 2021 -

Catégorie Jeune adulte

Emma Guérin

---

### L'inconnue du balcon

C'était dans la plus grande disharmonie que la masse prenait place, les fessiers d'opulence drapés s'effondrant sur le velours épais, s'enfonçant dans la mousse des bancs. Formant d'abord une foule éparse, qui s'emplissait peu à peu de gens de plus en plus pressés, les spectateurs feuilletaient bruyamment le programme de la saison, s'extasiaient d'un prochain musicien, critiquant le suivant. Un concert d'excuses retentissait à chaque passage dans une rangée, suivi des bruissements réprobateurs de ceux qui avaient dû se lever. Somme toute, dans l'immensité du théâtre, une chorale de bourdonnements indistincts se formait peu à peu, chargeant l'air de l'excitation toute particulière des avant-spectacles. Le crescendo de l'enthousiasme s'exerçait chaque fois que l'aiguille frappait sa marque, jusqu'à ce que le rideau bleu se retire, le bruit de son glissement caractéristique suffisant à faire taire la foule d'un coup.

Bienvenues, applaudissements, spectacle.

L'orchestre, qui s'était fait discret jusque-là, s'éleva lentement en une féerie de mélodies traînantes, mêlant cuivres et cordes en une langueur douloureuse, une grisante souffrance. Les regards courtisés par la seule silhouette sur scène, ils ne pouvaient s'en détacher.

La Splendeur de l'instant. La récente sensation, dont on vantait la voix céleste partout où l'encre pouvait marquer le papier. Son portrait dans les journaux, les compliments dans les rumeurs et l'appréciation des gens sortant du grand théâtre. D'inconnue à



étoile, du jour au lendemain devenue merveille, les salles étaient pleines, sa carrière s'élançait. Sa voix de même.

Transcendant la musique même, la faisant apparaître comme reflet morne auprès du chatolement diapré qu'exprimaient ses notes, elle roucoulait un envoûtement collectif que pas une oreille n'ignorait. Sa figure relevée vers une haute instance que seule elle percevait, l'émotion de profondeur qu'elle exprimait trompait les spectateurs à ses pieds, puisqu'à travers l'aveuglement des rayonnements, ses prunelles cherchaient, cherchaient le fantôme des balcons. Cette entité presque immatérielle, presque toujours identique, une vieille dame au canotier blanc, immobile, quasi irréaliste, pourtant bien là, ponctuelle. Elle assistait à chaque représentation avec la patience des rivières pour arrondir les pierres. Ses mains gantées croisées sur ses genoux, ses ondes argentées frôlant ses joues, le visage caché d'un ombrage flou. Toujours au même siège. Elle était devenue le roc de la Splendeur, dont la vision ne pouvait qu'être irrémédiablement attirée dans sa direction depuis le début de ses apparitions ininterrompues. Mais son identité demeurait inconnue.

Elle avait présumé une critique pincée, reconnaissant le talent à la répétition de ses démonstrations, puis une adversaire guindée, n'assistant au spectacle que pour le déprécier, enfin la menace d'un plus sombre dessein, qui pendait comme une épée de Damoclès pour couper court à sa popularité.

Et voilà qu'elle était encore là, marbre ignorant la vibration de son art, la toisant sans qu'elle ne puisse le lui rendre. Plusieurs fois, elle l'avait fait remarquer aux musiciens, qui haussaient les épaules sous l'ignorance. Et si cette dame était donatrice? Elle pouvait admirer le résultat de son investissement tant que son envie le lui dictait. Peut-être même était-elle une artiste qui écrivait en laissant la noblesse des chansons guider sa plume, revenant épier sa source dans la plus grande des admirations, sans savoir que son assistance causait un tel bouleversement.

Pourtant, il y avait quelque chose d'augural dans le maintien de l'aînée, dans son silence et ses applaudissements polis, un magnétisme énigmatique.

Ce soir, elle chantait pour elle. Donnant à son timbre une sincérité abyssale qu'elle projetait dans la hauteur des balcons, séduisant l'ensemble, le dirigeant vers la solitaire. Dans l'imprécis de sa position, elle la découvrit lentement s'avancer, son intérêt capté. Sa poésie lyrique surpassait celles-là mêmes qui l'avaient fait monter sur cette scène, qui avaient lancé son nom et l'avaient transformée en devise d'excellence. Sa prestation surpassait ses précédentes, permettant le doute de n'être jamais égalée, jusqu'à se faner dans le silence de la fin, ayant allumé des centaines d'étincelles en ceux qui écoutaient.

Le théâtre entier se leva debout, bouillonnant de ravissement, les claquements plus frénétiques que bienséants. Plongée dans l'émerveillement de son public, la Splendeur ne put que s'incliner pour lui, relevant à nouveau sa fierté vers son inconnue qui s'était levée pour applaudir, elle aussi. Graduellement, l'enveloppe bleue se referma devant elle, la laissant pantelante dans l'exaltation du moment.

Elle devait savoir qui c'était, partager avec elle sa discrète influence sur sa performance. Sourde aux félicitations des collègues d'arrière-scène, elle releva la jupe de sa robe et s'élança en courant.

La salle se confondait dans les bruits de son appréciation, un bourdonnement commun de fascination. Les promesses d'un bouche-à-oreille approbateur, qui ramassait bourses et chapeaux, résonnaient aussi fort que le chant du spectacle.

La foule se condensait, torrent infranchissable, se déversant vers la sortie, ponctuée des voix de félicitations qui remarquaient l'étoile à contre-courant. Lorsque, la chute remontée, la chanteuse atteignit l'entrée de la section haute, elle ne trouva que masse d'inconnus en discussion et un banc vide là où avait été la dame au canotier.

Pas un signe de l'entité, évaporée avec le reste des premiers sortants.

Dans le silence, elle voulut embrasser sa vision, prenant sa place déjà froide.  
Elle croisa ses mains sur ses genoux, ses courts cheveux sombres frôlant ses joues.

- 1er prix littéraire Damase-Potvin 2021 -

Catégorie Adulte

Sébastien Gagnon

---

## Du monde au balcon

Je jette une œillade du côté de Francis. Il est drôle, à observer dans ses petites Bushnell une femme qui se dénude en dansant sur scène. Il a le sourire aux lèvres. Je cherche un filet de bave. Je me demande à quoi il pense. Si même il arrive à penser, vu que la poitrine dévoilée d'une femme, la mienne comprise, le plonge habituellement dans une stupeur ébahie. En temps normal, les jumelles nous servent à espionner des oiseaux dans la cour. Des geais bleus et des pics-bois qui viennent manger du beurre de *peanut* inséré dans un rondin percé de trous et suspendu à un arbre qui se meurt. Les branches sèches du haut servent de vigie à un colibri pirate durant les beaux mois. Il se peut que Francis se serve parfois des binoculaires pour épier quelque voisine, mais j'en doute. Mon déshabillage du soir, avant le sommeil, semble combler ses besoins de voyeurisme depuis les onze dernières années. Je la vois dans ses yeux, cette flamme qui ne fléchit pas et qui retarde ma décision depuis près de trois ans. Ce contentement de m'avoir près de lui, à alimenter un feu qui ne me réchauffe plus les extrémités. Qui donc pourra encore me regarder de cette manière? Je ne suis plus toute jeune. Mais ce n'est pas suffisant. Son amour me touche, mais ne rebondit plus. Il me traverse la peau et se fracasse sur mon plexus solaire, et l'écho meurt en moi, ne revient plus vers Francis. Il doit être sourd pour ne pas s'en rendre compte. Je vérifie, pour la forme.

—Y'a du monde au balcon, hein!, je lui murmure.

Son sourire assure que la chose lui importe peu, puisque les seins imposants de la Salomé ne sont pas les miens. Ça me brise le cœur, il ne s'en rend pas compte et me tend les jumelles.

— Tu veux regarder?

— Gâte-toi, voyons! Profite du spectacle.

— Je vais enfin pouvoir dire aux gars que je suis allé aux danseuses!

Et il se replace les yeux en face des trous, tout content. Mon Dieu! Quand il en aimera une autre, cette femme ne croira pas sa chance. Si j'avais pris les jumelles, elles se seraient embuées à cause de mes yeux humides.

Sur scène, la soprano dramatique se jette à genoux, rendue au bout de ses tissus et de la fameuse danse des sept voiles. Un moment de l'opéra qui divise les chanteuses en deux catégories : celles qui se dénudent au complet et les autres, qui ne le font qu'à moitié. Nous sommes au troisième balcon du Semperoper de Dresde, et je ne saisis rien de ce qui se passe devant moi. Pourquoi Salomé est-elle à poil? Strauss aurait-il manqué d'imagination? Pauvre Salomé. Pauvre de nous.

Depuis le début du voyage, je sais que ce sera notre dernier ensemble. Au retour, j'annoncerai à Francis que c'est terminé. Que je ne peux plus continuer. Alors il deviendra le Staatsoper Dresden. Ce premier incendie le ravagera. Puis, il lui faudra se reconstruire afin d'annoncer notre séparation aux enfants. Cette fois, ce sera les bombardements. 300 000 questions suivies de 350 000 larmes qui finiront de le démolir, comme les 650 000 bombes qui ont dévasté le Semper et le reste de la ville, en 1945. Il finira par aller mieux. Mais il y aura des inondations et des débordements, et la malédiction de ce majestueux bâtiment perdurera à travers cet homme calme et adorable. Que je n'aime plus. Je suis l'Elbe et les bombes incendiaires. Nous n'y sommes pour rien.

Il y a une huitaine d'années, on est parti du Lac vers Montréal pour aller à l'Opéra. On cherchait un prétexte pour s'habiller chic. Francis était tanné de ses Big Bill et de me voir en habit d'infirmière, ce qui étonnait au plus haut point ses amis. On a mis le paquet. Bon restaurant, grand Hôtel et romantisme allemand. Wagner. Francis avait son chapeau et j'avais des gants et une étole en fourrure de chez Bilodeau sur mon manteau. Une soirée d'ivresse et de folie.

Nous n'en sommes plus là. Ce soir, lorsqu'on passe sous Dionysos, perché sur le toit du Staatsoper, il nous ignore délibérément. Il doit avoir compris que c'est fini, en ce qui nous concerne, la démesure et l'excès.

— On va boire une Radeberger ou on va se coucher?, demande Francis, avec la réponse inscrite dans le vicieux de ses yeux.

Il a envie de faire l'amour. Moi aussi, mais ce sera la dernière fois. Il me dira qu'il m'aime en s'endormant, et je lui ferai mes adieux en silence et en restant éveillée.

Je m'extirpe de la tristesse par cet humour désensibilisé d'infirmière à l'urgence.

— C'est la poitrine de Salomé qui t'a donné des envies?

— Tu vas rire, il me répond, mais tout le long, j'arrêtais pas de me fredonner du Renaud.

— Du Renaud? C'est quoi le rapport?

— Tu sais, la chanson, Tu vas au bal?

— Mouais... mais encore.

— Je sais pas, les deux gars qui se demandent s'ils vont au bal, et les deux n'y vont pas, et ils finissent par se dire que, de toute façon, c'était un bal con.

— Ha! Ha! C'est toi qui es con!

Ce sont des mots affectueux. Je les ai maintes fois prononcés avec amour; il les a chaque fois reçus comme tels. Ce soir, ils m'aident à finir cette romance usée comme des plaquettes de frein sans tomber à genoux telle une soprano dramatique, en larmes

et au bout de sa tessiture. Le feu gronde, les bombardiers volent dans la nuit, et les eaux s'apprêtent à déborder. La vie de couple est un opéra domestique, et nous sommes aux premières loges pour assister à notre propre destruction. Et entreprendre notre reconstruction. Chacun de notre bord.

## - 2e prix littéraire Damase-Potvin 2021 -

Catégorie Adulte

**Annie-Claude Boily**

---

### **Métempsychose**

Ryanek se souvint tout à coup. *Cette ville est Netvozvrata, capitale martienne. Je suis agent d'intervention de première ligne, songea-t-il. Je vais mourir.*

Il sentit la maladie se crispier dans son corps. Elle cherchait à s'échapper de lui. Il combattit. Les battements de son cœur s'accéléchèrent. Il eut des sueurs froides, s'étouffa, s'écrasa les doigts en travers de la porte en tentant de passer dans l'autre pièce, paniqué.

Les appartements martiens n'étaient pas bien grands. Pendant longtemps, les martiens avaient vécu dans des habs à demi enfouis, vestiges de la colonisation, ou dans des villes closes, dans des murs gigantesques, sans balcons, sans fenêtres. Les rez-de-chaussée étaient des soubassements lorsqu'ils n'étaient pas des sous-sols. Le ciel avait la même couleur que la terre.

Les hauteurs appartenaient à la nature. Les humains avaient dû faire face au vent et au froid, à cette atmosphère irrespirable. À *cette hostilité*. Peut-être que la maladie venait d'elle, au bout du compte. Pour enrayer les fourmis qui grouillaient en son sein avec l'ambition de s'élever plus haut qu'elle.

Rien n'était venu d'un coup. Cela faisait des jours que la pesanteur de la mort grandissait en son sein. Il se souvenait qu'au début, il mettait du temps à se réveiller, rien de mal, de ses mains qui s'engourdisaient et se bloquaient dans ses tasses de nootrope. Puis, ç'avait été le reste de son corps, dans toutes ses extrémités. Le



chatouillement avait poussé derrière ses ongles. Sa conscience comme ses habitudes s'étaient infectées.

Il se perdait dans les murmures des spores se creusant un chemin à travers ses muscles, tissant leur filet au creux de sa chair, transformant sa volonté. La maladie regardait à travers lui comme à travers une fenêtre. Assise à sa périphérie, il la sentait spectatrice, le regard posé à la rambarde de ses yeux, alors que sa conscience se braquait comme le dernier garde-fou avant la contamination totale, attendant il ne savait quelle ouverture, quelle brèche. Il la sentait fouiller à travers lui. Elle voulait sortir, il refusait.

Dans une seconde de clarté, il comprit qu'il n'était plus chez lui.

Les souvenirs revenaient de moins en moins. Comme tout le monde était malade ou épuisé, il faisait du temps supplémentaire. Avec Kovalenko, le soir de l'infection, il répondait à un appel routinier. Les agents de première ligne se contentaient de survivre à travers les restes de l'épidémie de métempsychose qui avait ravagé la population martienne et terrienne, probablement, puisque personne n'en avait jamais plus eu de nouvelles. Tout ce qu'ils savaient, c'est que ça venait des lignes, des radiations de la nouvelle-énergie et des tours haute-tension. Les spores invisibles. Ils ne portaient plus de combinaisons de protection depuis longtemps, se contentant des visières. De toute façon, c'est ailleurs que la maladie se répandait.

— Au moins, avec la thérapie par injection, on pourra passer à autre chose, avait-il commenté dans son souvenir à Kovalenko, alors qu'ils prenaient l'ascenseur vers le cinquième étage d'un bloc d'habitations monolithiques de la vieille-ville.

Kovalenko avait haussé les épaules et frappé à la porte.

— Vérification de contrôle. Ici l'agent Ryanek. Ouvrez, monsieur. (Il avait marqué une pause.) Êtes-vous en sécurité?

Pas de réponse. Il avait tassé Kovalenko, et ils étaient entrés dans l'appartement. De toute façon, ce n'était pas fermé. Ceux qui se faisaient contaminer par la maladie se

hissaient, se tapissaient, à moitié fous, attendaient, incapables de n'y rien changer, comme possédés, pour se laisser mourir et répandre d'autres spores. Cela prenait des jours, voire des semaines avant de voir la maladie. Et encore, on ne voyait l'ectoplasme qu'à travers les verres de Morhange, quand la maladie avait fructifié. Pour celui-là, au stade où il en était, il aurait fallu arriver la semaine dernière. Ryanek aurait dû attendre le déplacement des agents sanitaires, mais il finissait dans une heure et espérait un miracle, comme pour les dizaines d'interventions précédentes.

Ryanek avait aperçu l'ectoplasme qui foisonnait comme une émanation épaisse et charnue dans l'appartement avant de le voir, lui. Lové dans un coin de la chambre, l'ectoplasme sortait par les trous du nez du cadavre, ainsi que de sa bouche, qu'il avait grande ouverte. La maladie l'avait emporté. S'il n'avait pas eu de visière, il n'aurait aperçu que cette expression grotesque et la peau couverte de duvet blanc. Cela faisait des mois qu'il n'avait aperçu un stade si avancé.

Cela faisait des mois, ou des semaines, Ryanek n'en avait plus aucune idée. Ses souvenirs suivaient un fil ténu. Ses mouvements furent de plus en plus faux, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent. C'était la faute de la maladie. Son attention était rivée autre part à le tenir en vie. Une seule impulsion la possédait : celle de sauter de l'autre côté de cette fenêtre.

Il se traîna vers son lit défait, laissant une traînée crasseuse parmi les dizaines de traînées laissées les jours précédents. La cuisine était propre. Il n'avait plus mangé depuis la semaine dernière. Même le nootrope ne chassait plus cette impression de ne plus s'appartenir, mais il avait trop peur pour y penser.

Le lendemain il se réveilla, mais n'arriva pas à se lever. C'est la maladie qui le fit. Du duvet blanchâtre se mit à pousser aux coins de ses yeux et sous ses ongles. Ryanek n'était plus Ryanek. La maladie ne voulait pas être soignée. C'était bête, de mourir juste avant de recevoir la thérapie.

Installée au bord du vide, la maladie avait peur. Les spores grandissaient dans le noir, unis dans ce corps étranger pire que le néant. Son attention était rivée vers les puits de lumière qui la nourrissaient. Elle cherchait un autre corps à travers ce qu'elle ne comprenait pas, terrifiée par les émotions qui la contaminaient, réfugiée dans son balcon de chair, consciente qu'il lui fallait mourir pour continuer à vivre.

**- 3e prix littéraire Damase-Potvin 2021 -**

Catégorie Adulte

**Sandy Sasseville**

---

## **L'écho des lames de fond**

Les bourrasques soulevaient les boucles de mes cheveux. Les yeux fermés, je tenais la balustrade à deux mains. Mes jointures blanches, mes joues rosies par le vent emportant aussi mon esprit. Mes habits fouettant la cadence, le ressac en contrebas tambourinant, mon cœur s'emportant.

Chaque fois que j'avais aperçu un grain de sable à l'horizon, chaque fois que les rumeurs au village s'emballaient, chaque fois qu'un pressentiment m'envahissait, j'avais enfilé mon manteau, parcouru notre demeure. J'étais sortie par la galerie donnant dans notre chambre à coucher et j'avais gravi l'escalier extérieur pour atteindre ce balcon. Le balcon de la veuve. Surplombant notre demeure ancestrale, cette courte terrasse entourée de garde-corps donnait un panorama à perte de vue sur l'océan qui s'élevait devant nous. Tu m'avais expliqué que cet endroit devait son nom aux veuves éplorées qui avaient attendu éperdument leur mari sur des toits comme celui-ci. Je refusais obstinément d'en faire partie.

Des mois que ton navire était parti en mer. Au fil du temps qui passait, mon cercle social s'était réduit à néant. La solitude qui avait envahi mon cœur me pesait. Je hantais les couloirs de notre vaste maison silencieuse.

Je passais mes nuits à rêver de toi, je me languissais de pouvoir toucher ton corps à nouveau. Parfois seule, étendue dans notre lit, je sentais ton souffle dans mon cou, ta barbe sur ma peau, tes mains parcourant mon corps. Ces souvenirs m'exhalèrent ardemment, je me caressais en rêvant de toi, plongée dans ces torrents de réminiscences. Ta présence me semblait presque réelle.

Et chaque aurore qui s'immiçait dans notre chambre, de sa lueur spectrale, me ramenait dans ce monde maussade et ténébreux. La vue de ton oreiller vide se remettait aussitôt à gruger mon âme de tourmentes.

L'attente avait fait de moi un spectre. Je n'arrivais plus à réchauffer l'intérieur de mon cœur, et guère plus celui de notre demeure. Je n'osais plus arpenter nos terres comme nous le faisons. Les pentes abruptes et les falaises déchirées me semblaient maintenant hostiles. Les vents et les marées s'arrachaient et dévoraient les entrailles de notre péninsule à vif. La maison de tes ancêtres, bien ancrée sur ce roc, qui me paraissait auparavant défier d'un œil hautain les lames qui se brisaient sur les parois rocheuses, m'était apparue s'être transformée en une ombre s'élevant en promontoire d'un précipice informe, telle une gencive édentée dans une mâchoire de lépreux.

Se ressaisir. Je devais me ressaisir. Ton voyage en mer allait finir. Tu me reviendrais, j'en étais certaine, je devais m'en convaincre. Je savais en t'épousant que nous aurions à être séparés quelque temps lors de tes voyages. Je croyais par contre avoir des enfants auprès de moi. Nos efforts infructueux pour créer une vie m'ont tordu le cœur. Je voyais aussi la déception au creux de ton regard. Mais l'amour que j'éprouvais pour toi était si viscéral que peu m'importait tant que je t'avais, toi.

Me raccrocher. Le vent fouettait mon visage, le fracas des vagues m'hypnotisait. Les mains toujours agrippées à la rambarde, mon regard se perdait dans le vide. J'étais lasse de cette vacuité qui meublait mes jours. Je n'en pouvais plus de cet abysse qui m'enveloppait sournoisement de plus en plus.

Songer. Que devrais-je faire? Ce néant qui emplissait à présent notre demeure, mon être, mes viscères. La dernière étincelle d'espoir se tordait faiblement en moi. Et toi.

Réfléchir. Toi, l'attente, l'espoir et le supplice de mon isolement. Toi, ton retour, mon cœur en flammes, mes larmes de joie à la vue de ton navire.

Me concentrer. Mes yeux cherchant l'abîme de ton regard, les tiens m'évitant. Ma main voulant la tienne, ma bouche espérant ton souffle. Ton dédain. Ma fuite, mon manteau, notre chambre, l'escalier, le balcon et toi à ma suite.

Penser. Les gouttes de pluie coulaient sur ma peau, mes boucles collaient à mon manteau, mes yeux scrutant le gouffre s'ouvrant devant moi, penchée sur la balustrade. Tes excuses, ton aveu, mon cœur brisé, mon âme détruite, ma froideur, ma folie, la fin.

Analyser. C'est en quittant le balcon, ce soir-là, que je me dis que je n'y mettrais plus les pieds. Les heures passées là-haut, dans l'attente d'un homme dont j'étais éperdument amoureuse, avaient été vaines. Il était bien revenu de la mer, mais je me retrouvais tout de même veuve. Dans l'élan de ma colère, il avait basculé au-delà du parapet.

Agir. Un dernier regard sur ce beau visage, un dernier baiser sur ses lèvres refroidissant et une dernière poussée vers l'écho des lames de fond. C'était la place idéale pour son dernier repos, dans un endroit aussi froid et aussi sombre que mon cœur trahit.

**- Mention spéciale prix littéraire Damase-Potvin 2021 -**

Catégorie Professionnelle

**Yvon Paré**

---

## **Gounod au balcon**

Je répétais *Roméo et Juliette* à l'opéra de Montréal. Marie-Ève Munger était la plus incroyable Juliette. Et ce fut le masque d'abord, le port obligatoire dans le métro, les autobus et les salles de spectacles. La quarantaine, dans mon cas, confiné dans mon appartement avec mon chat Boucar. Il était plutôt heureux de m'avoir toute la journée pour les câlins, les ronronnements et les siestes. Avec sortie en après-midi, sur le balcon, pour le soleil, les soins aux géraniums.

Le voisin d'en haut, un chauve aux bras tatoués, a lancé l'appel le premier soir. Le virtuose du trombone a joué un extrait du Concerto en si bémol majeur d'Albrechtsberger. Un moment de grâce!

Il osait, le chenapan!

Ce serait donc Gounod au balcon, sous la direction du tromboniste. Nous devons tout réinventer, Arruda et Legault le disaient à la télévision. Boucar a pris sa place entre les tomates italiennes et les géraniums. Une grande respiration et je me lançai.

*L'amour, l'amour...*

*... C'est là que dans la nuit rayonne sa beauté!*

*Ah! Lève-toi, soleil! Fais pâlir les étoiles.*



Le tromboniste tatoué a conclu la soirée avec un couac qui a fait bondir mon chat. Quel silence terrifiant! Même les fleurs de géraniums et les bacs de fines herbes étaient figés. Le lendemain, je sortis sur le balcon maquillé, rasé de près, vêtu d'une cape et du grand chapeau que je portais pendant les représentations de *Cyrano*. J'ai ouvert les bras en attendant le do du maestro, une note qui s'engouffra dans les ruelles, longea les trottoirs jusqu'à la tabagie Rossini.

Peu à peu, des gens s'installèrent. Un homme s'est adossé au mur, en tenue de soirée, chemise et cravate, cheveux gominés et gants blancs. Une femme avait du mal à s'asseoir dans sa robe à imprimés discrets. Deux autres couples ont pris place et j'ai fermé les yeux, imaginant Marie-Ève Munger.

Tous applaudirent quand j'eus lancé la note finale.

*Ô, Roméo, pourquoi ce nom est-il le tien?*

*Abjure-le, ce nom fatal qui nous sépare*

*Ou j'abjure le mien.*

La voix venait de l'autre côté de la rue, du balcon fermé par un rideau de tulle, juste en face. Des mains effleuraient le tissu dans les ardeurs du soleil couchant. C'était la Tebaldi ou Renata Scotto. Plutôt Maria Callas. Des couples ont applaudi. Avec les gants, c'était l'envol d'une centaine de pigeons.

J'ai mis du temps à m'endormir, ce soir-là. La voix était pure, veloutée et sensuelle. Les mains glissaient lentement comme les cygnes de Corot qui donnent l'impression d'effleurer la surface de l'eau. Toute la journée d'après, j'ai tourné dans l'appartement, surveillant le balcon au rideau de tulle qui frémissait. Même Boucar était plus nerveux et miaulait pour un rien.

Les couples se sont installés.

Des élégantes avec un large chapeau et d'autres arborant d'extravagantes chevelures. Les colliers et les bijoux captaient les rayons obliques du soleil couchant. J'étais subjugué par les gants qui montaient jusqu'aux coudes, comme des cous d'oies sauvages.

Je tentais de me calmer, prenant de profondes respirations.

Boucar me précéda, regagna sa place. Des applaudissements discrets saluèrent notre entrée. Une porte claqua. La femme du rez-de-chaussée sortit avec son violoncelle, s'assit au milieu de la rue et accorda son instrument. Le joueur de trombone donna la note, un si prolongé. J'ai repris au début, juste après l'élan des chœurs, la cavalcade des voix.

J'ai compris qu'il fallait m'arrêter à un remous du rideau. J'avais cru reconnaître la voix cristalline de Karina Gauvin.

Le lendemain, les couples étaient plus nombreux dans les loggias de l'avenue Albani. Ils applaudissaient avec une certaine retenue, pourtant. À gauche, c'était *Le balcon* de Manet. Berthe Morisot jouait l'ingénue. Tout près, la jeune violoniste Fanny Claus hésitait à tirer sa chaise. Antoine Guillemet, le peintre, se tenait en retrait, une main sur le revers de son veston. Plus loin, c'était *Majas au balcon* de Goya avec les ombres qui se faufilaient derrière la mère et la fille maquillées outrageusement.

J'ai mal dormi cette nuit-là, n'ai rien fait de ma journée, attendant l'appel du trombone. Deux violoncellistes se sont joints à la musicienne, trois violons et deux altos. Avec un chœur de trois sopranos et deux basses. La rue bourdonnait, les gens se saluaient, plaisantaient. Des femmes pâles à la Modigliani hochaient la tête devant mes envolées. Les fleurs de géraniums penchaient vers Juliette, toujours invisible.

Nous nous débattions dans les affres de Shakespeare. Des voix s'échappaient des maisons. Les rires de frère Laurent, de Mercutio et Stephano. De Tybalt et de tous les autres.

*Ô joie infinie et suprême.*

*De mourir avec toi!*

*Viens! un baiser! Je t'aime!*

La voix cassée de Juliette, tremblante, étouffée par un sanglot, ses mains agrippées au rideau. Une fleur de mon géranium s'est détachée. Comme une larme. Je m'accrochai à la rambarde, le souffle coupé, arrivant mal à me tenir debout. J'avais la respiration sifflante et le soleil m'étourdissait.

Les gens se sont levés.

C'était l'ovation. Le rideau de tulle s'est écarté sur les yeux de Juliette. Son regard, un seul, comme un coup de poignard. Et ce fut une pluie de fleurs de géraniums avenue Albani. On aurait dit des oiseaux aux ailes de sang. J'étais en sueur, secoué de frissons, la gorge en feu, étourdi, avec des bourdonnements dans les oreilles.

J'ai appelé le 911.

**- 1er prix littéraire Damase-Potvin 2021 -**  
Catégorie Professionnelle

**Charles Sagalane**

---

## **A64**

A64 s'était dit : je ne ferai qu'une chose, je regarderai l'arbre. La journée était belle, la brise, bonne, et l'arbre près du balcon se laissait tranquillement observer. Sa ramure remuait à peine. Ses feuilles, quand on les détaillait, se révélaient oblongues et dentelées. Elles avaient une façon unique de toucher la lumière et de réagir à l'air d'été. Chacune, pourrait-on suggérer, défendait sa personnalité subtile. Cela se reconnaissait aisément. Des branches dégarnies, mortes, rappelaient le rude passage de l'hiver. Elles étaient l'exception. Dans une sorte de grand tout, la feuillaison scintillait intensément en un aplat serein. Pas besoin d'être une âme sensible pour déceler cette troublante harmonie.

A64 n'avait jamais pris conscience qu'il faisait partie d'une création plus vaste. On aurait dit que l'arbre voulait lui suggérer cela. Son potentiel de formes et de lumières paraissait sans limites. Le tronc se divisait en trois branches maîtresses. Elles-mêmes fusaient de toutes parts. Ce réseau soutenait une vaste ombrelle de vert chlorophylle. Il y avait de la légèreté dans cette structure, une efficacité mouvante. Des branches basses, assez massives, avaient été sciées, à en juger par les cernes clairs de l'écorce. Il était étonnant que du bois puisse s'allonger de la sorte, s'élancer vers le ciel, se partager et se répandre, voire retomber, tout en résistant aux intempéries et aux vents. À bien y regarder, les branches se croisaient et se superposaient. Elles tissaient un lacis de tiges fines et fortes. Elles savaient naturellement où s'arrêter de manière à composer

un dôme parfait. Il n'y avait pas de principe rigide dans la pousse des ramures. Sans doute s'agissait-il de cueillir le plus possible de lumière. Quel étrange moteur de la matière...

A64 se fit la réflexion qu'il y avait des milliers de perspectives pour observer un seul arbre. Du balcon, lui n'en possédait qu'une. Il aurait bien aimé varier son point de vue sur cette vaste ramure chargée de feuilles. La considérer de très loin, simple touche fuyante, ou la parcourir d'en dessous, comme un écureuil dévalant son réseau de branches. L'approcher comme une corneille ou une mésange – ce qui n'est pas la même chose quand vient le temps de s'y percher ou d'y faire son nid. On pouvait même imaginer une chenille trouvant sa volupté à grignoter une immense feuille et une larve frayant son couloir dans l'aubier. Impossible d'épuiser ce qu'il y avait à voir de l'arbre. Cela provoquait une restriction inconfortable, presque douloureuse – pour qui peut ressentir la douleur.

A64 prit la mesure de ce qu'il n'arriverait pas à connaître d'un tel être végétal. La nuit, ce devait être un monde en soi, filtrant la lune et abritant on ne sait quel insecte. Mais attention, se répéta-t-il, mon but est de regarder l'arbre. Et il le détailla longtemps, sans se lasser. Parfois, il lui arrivait de songer à ce qu'il ne pouvait saisir de cette vie grouillante. Une forme de tristesse s'installait alors, une sensation où le mental n'avait pas sa voix. Peu à peu, l'arbre se dressait comme un mystère. Du balcon, on pouvait supposer que son système racinaire s'étendait aussi largement que sa houppe. Et qu'il communiquait par un lot de radicelles avec ses congénères. L'arbre nourrissait le mycélium de champignons amis, pas tous les champignons, seulement ceux que son espèce avait apprivoisés et qui comptait parmi ses alliés. C'était tout un réseau d'échange et d'entraide, d'existence souterraine, auquel le regard n'avait pas accès.

Pas une racine apparente d'ailleurs ne trahissait ce monde caché. Plongeant dans la pelouse moelleuse, l'arbre n'avait pas eu besoin de développer ces doigts crochus qui s'agrippent aux mauvais sols. Ce devait être un bonheur de goûter l'abondance nourricière d'une terre grasse et meuble. Cette nostalgie qui grandissait, d'où venait-elle?

A64 se demanda s'il pouvait observer des signes de déclin sur un spécimen aussi majestueux. Il discernait bien un peu de mousse verdâtre, à la base du tronc. Et l'écorce? C'était un phénomène en soi. Un miroir du vieillir... Comme il aurait voulu y promener son regard! Même de loin apparaissaient les stries profondes de la base, les plis de la partie médiane, la surface rêche puis lisse des hauteurs. L'arbre cumulait les âges, portant sa progéniture à la cime et ses ancêtres aux racines. Quelques feuilles comportaient des taches rouille. Rien qui puisse donner à penser que ce vivant couvait quelque symptôme de dégénérescence ou de décomposition. L'arbre était bien vivant. Et il continuerait de croître longtemps. Cette pensée court-circuita le reste.

A64 se dit encore qu'il ne savait pas regarder l'arbre. Il n'en voyait que les détails, la matrice superficielle : sa vraie nature lui échappait. Pour le temps qu'il lui restait sur le balcon, il décida de scruter autrement. Mieux valait aborder l'être végétal d'une manière intuitive. Il coupa donc la source de ses images visuelles, olfactives et sonores. Au bout d'un moment, il pressentit l'entièreté de l'arbre. C'était une mouvance tranquille et ample. Il n'y avait pas de mots pour la cerner. La conscience communiait simplement avec ce qui faisait l'arbre. Sans stimuli, sans raison. Par une incroyable appartenance. Pourquoi ne pas avoir tenté cette expérience auparavant?

A64 sut que la conclusion était arrivée à une succession de bruits dans l'escalier. Une perturbation se propagea en lui. Des informations qui lui auraient paru triviales le heurtaient à présent. L'homme de service venait d'entrer et se dirigeait vers le balcon. La vérité factuelle le choquait – c'est le mot, oui, le choquait. Son modèle déclaré désuet, il serait relégué à la ferraille. Tout simplement. Brutalement, sentait-il pour la première fois. Car un constat se révélait limpide comme l'immense feuillaison qu'il scruta jusqu'au dernier instant : il commençait seulement à voir l'arbre.